Comptes rendus = Besprechungen = Recensioni

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **12 (1951-1952)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Comptes rendus — Besprechungen — Recensioni

SOMMAIRE **INHALT** **SOMMARIO**

J. Pokorny, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch* (J. Vendryes), p. 181 – P. J. Llamas O.S.A., *Biblia Medieval Romanceada Judío-Cristiana* (E. Salomonski), p. 184 – P. H. Ureña, *El Español en Santo Domingo* (M. L. Wagner), p. 186 – V. M. Suárez, *El Español que se habla en Yucatán* (M. L. Wagner), p. 189 – M. L. Wagner, *Espigueo Judeo-Español* (C. Crews), p. 192 – G. Vicente, *Auto da Alma* (E. Salomonski), p. 198 – S. Pop, *Grammaire roumaine* (A. Lombard), p. 199.

Julius Pokorny, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, Lieferg. I–IV, Bern, A. Francke, 1949–1950.

On devait déjà à M. Pokorny la publication du *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, que le regretté Alois Walde avait laissé en manuscrit. Cette publication était une tâche assez ingrate, puisqu'elle imposait le respect des principes et des conventions adoptés par Walde, et en particulier du plan, issu d'une tradition qui remonte à Fick. M. Pokorny s'était acquitté de sa tâche avec un zèle des plus louables; et le Walde-Pokorny, publié de 1926 à 1931, a obtenu un succès mérité. C'était un livre de chevet pour quiconque s'intéressait à l'étymologie indo-européenne.

Voici que M. Pokorny reprend pour son compte et sur un plan personnel l'œuvre qu'il avait mise sur pied d'après le manuscrit de Walde. Il s'acquiert ainsi des titres plus grands encore à la reconnaissance des linguistes. Cette œuvre est à bien des égards une œuvre nouvelle, et pendant longtemps elle servira de base à tous les travaux sur le vocabulaire indo-européen.

Le classement est nouveau, puisqu'il suit l'ordre de l'alphabet latin. Si peu défendable que soit scientifiquement l'ordre – qui serait mieux nommé le désordre – alphabétique, il a pour lui une tradition si longue qu'il est devenu habituel à quiconque est imbu

de culture classique. C'est un cas où la raison doit se soumettre à l'usage; M. Pokorny a bien fait de consentir à s'y plier.

Dans le détail aussi l'œuvre est nouvelle, car elle repose sur un dépouillement plus méthodique et plus complet. On ne saurait trop louer M. Pokorny de l'étendue et de la précision de ses recherches. Rien ne semble lui avoir échappé de ce qui a été proposé pour expliquer les mots des différentes langues indo-européennes en les ramenant à un prototype commun. Son enquête a porté sur tous les dialectes. En plus du tokharien (tourfanien et kontchéen), le hittite tient une large place dans les rapprochements proposés. C'est une innovation qui donne à l'ouvrage un mérite fort appréciable.

Le souci d'une information aussi ample que possible sur les hypothèses émises entraînait l'obligation de n'en exclure aucune, à condition qu'elle ne heurte ni les correspondances phonétiques établies ni les vraisemblances sémantiques. Cela même laissait encore une marge assez large à la fantaisie. Bien que M. Pokorny ne manque pas de fixer nettement son choix et d'exprimer un avis formel sur mainte étymologie suspecte, son dictionnaire en contient un certain nombre qui ne méritaient peut-être pas d'être mentionnées. Mais un pareil dictionnaire, pour être utile, a comme première condition d'être complet. Sans doute il exige du lecteur l'emploi de la critique pour discuter la valeur des matériaux fournis; il en est ainsi de tout ouvrage scientifique consistant en un répertoire de faits.

Sur d'autres points encore le lecteur devra exercer sa critique, et d'abord sur ce qu'il faut entendre par indo-européen. On n'accepte plus aujourd'hui l'idée d'un indo-européen tout en façade, ne comportant aucune perspective en profondeur. C'est une reconstitution qui se développe dans le temps et qui même s'étale sur de longs siècles. En matière de phonétique ou de morphologie, la définition de l'indo-européen est déjà difficile et prête suivant les linguistes à des conceptions assez différentes. En matière de vocabulaire c'est plus difficile encore. Le vocabulaire est le domaine du particulier. Chaque fait est indépendant des autres et doit être interprété pour lui-même. Le linguiste a pour tâche de suivre le développement des mots et d'en dépister le cheminement.

Or, la préhistoire offre le spectacle d'une masse confuse de populations sans cesse en mouvement. Les mots ont dû subir des déplacements fréquents, en direction de certains courants traditionnels et suivant les relations que les peuples avaient entre eux. Il y a des mots voyageurs qui ont passé d'une langue à l'autre et se sont promenés à travers le monde. Cela gêne beaucoup l'historien en rendant contestable l'attribution à l'indo-européen commun de ce qui n'est peut-être que l'apport d'une civilisation plus récente.

A l'intérieur de ce qu'on appelle l'indo-européen il y eut le vocabulaire asianique, le vocabulaire méditerranéen, le vocabulaire du Nord-Ouest. Même parmi les mots caractéristiques de la civilisation des Celtes et des Germains, beaucoup laissent le linguiste perplexe quand il essaie de préciser s'il s'agit de communauté primitive ou d'emprunt. Meillet aimait à dire que les rapprochements limités à deux langues non contiguës ne sont guère à retenir, à moins qu'il n'y ait des motifs particuliers qui justifient le rapprochement. Le dictionnaire de M. Pokorny ne tient pas assez compte de ces nuances, et il y a entre les différents articles d'assez fortes disparates. Mais le plan adopté ne permettait pas de faire ressortir la différence des époques dans le développement de l'indo-européen. C'est au lecteur à faire cette discrimination.

Voici qui est plus grave encore. Schuchardt a attiré l'attention des linguistes sur ce qu'il appelait l'« elementare Verwandtschaft ». Or il y a des groupes de sons qui semblent être naturels à l'homme, pour exprimer des notions ou des actes qui prêtent plus ou moins à l'affectivité. L'homme est toujours porté à établir un rapport entre l'idée à exprimer et les sons qui l'expriment. C'est un rapport tout psychologique, que l'on serait souvent embarrassé de définir parce qu'il est inconscient, mais qui est cependant sensible à la réflexion. Or ce rapport entraîne constamment la réfection ou même la création de termes nouveaux; et comme il a une valeur universelle, on peut s'attendre à en observer les effets dans des langues différentes sans qu'on soit en droit d'établir un lien historique entre les mots qui en sont issus. Il y a là une difficulté générale de la grammaire comparée, particulièrement grave en matière d'étymologie. Elle rend souvent hasardée la qualification d'un mot comme indo-européen.

M. Pokorny ne pouvait s'engager dans l'examen de questions si délicates. Il lui était impossible de faire l'histoire de chaque mot dans chacune des langues. Des esprits sévères ou chagrins pourront le regretter et même lui reprocher de n'avoir pas tenté de replacer les mots qu'il étudiait dans la perspective de la préhistoire. Mais il ne pouvait le faire sans transformer son livre et sans lui retirer une partie des avantages qu'il présente. Il faut en prendre son parti: l'étymologie indo-européenne appelle encore de nombreux travaux; mais le dictionnaire de M. Pokorny marque une date. C'est actuellement le répertoire le plus complet dont on puisse disposer. Par l'abondance et l'exactitude d'un matériel clairement et méthodiquement ordonné, c'est pour tous les linguistes un guide d'une valeur inestimable. On devra sans doute l'utiliser avec critique; il faut s'attendre et même souhaiter que des recherches nouvelles rendent caduques certaines parties et rectifient certaines

autres. Mais on ne le dépassera qu'en se servant des données qu'il fournit. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une pareille entreprise, et la plus belle récompense que puisse attendre l'auteur des efforts qu'il a si généreusement dépensés.

Paris *J. Vendryes.*

★

P. José Llamas O.S.A., *Biblia Medieval Romanceada Judío-Cristiana*, Colección *Biblias Medievales Romanceadas*, C.S.I.C., Madrid 1950, Vol. I, Génesis-Reyes.

Als *Biblia Medieval Romanceada Judío-Cristiana* bezeichnet der Herausgeber das Ms. I–I–4 des Escorial, das eine Vulgärübersetzung des gesamten Alten Testamentes enthält. Die Benennung stützt sich auf die von P. Llamas gegebene Gliederung der im Escorial bewahrten altspanischen Bibelmanuskripte, welche er nach einem summarischen Überblick über die einzelnen Handschriften auf Grund ihrer latinisierenden oder hebraisierenden Tendenzen gruppiert. Diese historisch-bibliographische Einleitung von etwa 50 Seiten bildet den wertvollsten Teil seiner Ausgabe. Aus den ihr folgenden Bemerkungen über die bei der Textedition beobachteten Prinzipien (von Kriterien kann leider nicht die Rede sein) ergibt sich bereits, daß der Philologe trotz der guten Absichten des Kopisten, dessen materielle Transkriptionsleistung größte Bewunderung verdient, die vorliegende Wiedergabe nicht als Basis wissenschaftlicher Untersuchungen betrachten darf. Mit der Bonaerenser Veröffentlichung von 1927, die auch gewisse Schönheitsfehler besitzt, ist sie nicht entfernt zu vergleichen. Es fehlen die laufende Angabe der Folios, die Verweise auf die reguläre Versikelzählung (um irgendwelche Textvergleiche anzustellen, muß man erst das ganze Buch durchnumerieren), die drucktechnische Darstellung von Abkürzungen bzw. Auflösungen des Textes. Die Orthographie des Originals ist nur annähernd wiedergegeben; Akzente und Interpunktion glaubte der Herausgeber hinzufügen zu müssen. Ebenso hat er die Worttrennungen modernisiert und sich nach freiem Ermessen der Majuskeln bedient. Am Ende des Textes befindet sich ein kleines Vokabular, das dem heutigen Leser das Verständnis des Textes erleichtern soll. Die ausgewählten Wörter werden nur selten stellenmäßig belegt und ganz ausnahmsweise mit der hebräischen Parallele angegeben; meist begnügt sich der Autor mit der Hinzusetzung der neuspanischen Entsprechung. Im einzelnen hat er es für notwendig gehalten, Wörter wie *abiuiguar, abiltar, adereçar, adolesçer, a do lo, afincar, lo al, almenara, animalias, beudo, conusco, escançiano, franqueza, hermar, lazerio* zu übersetzen, die jedem Leser alt-

spanischer Literatur geläufig sein dürften und teilweise auch noch in klassischen Texten auftreten.

Die Beurteilung der Transkription kann sich nur auf fünf dem Bande beigegebene Photokopien stützen. Dieser Vergleich hat folgende Feststellungen erlaubt:

Original	Transkription Llamas
Gen. I, 2 *e* el sp*iritu*	e spritu
Gen. I, 12 saco la tierra uerdura yerua symentante symiente	sacó la tierra yerua symientante symiente
Gen. XXIII, 8 condeçendet ami	condesçendet a mí
Gen. XXIII, 9 por plata llenera me le de entre vos otros	... me le dé de entre vosotros
Gen. XXIII, 10 efron el yteo	efron el eteo
Gen. XXXIV, 7 venieron	vinieron
Ex. XL, 33 aderredor del tabernaculo al altar *e* puso...	aderredor del tabernáculo e puso
Ex. XL, 38 dia *e* fuego	día, fuego

Orthographische Modernisierungen, wie *u* statt *v*, *m* statt *n*, *r*- statt *rr*- bzw. *R*- haben wir in diese Gegenüberstellung nicht aufgenommen. Das *e*/Et-Problem löst Llamas im Sinne der durchgehenden *e*-Schreibung.

Es ist außerordentlich zu bedauern, daß der Herausgeber seine große Arbeit nicht in Gemeinschaft mit einem editionstechnisch geschulten Philologen durchgeführt hat. Unter den obwaltenden Umständen hätte die Hispanistik aus einer rein photographischen Publikation der Handschrift mehr Nutzen gezogen. Dem Bibelfreunde mag der Band auch in seiner jetzigen Gestalt eine willkommene und reizvolle Lektüre bieten.

Diese Anzeige darf nicht abgeschlossen werden, ohne darauf hinzuweisen, daß O. H. Hauptmann (University of Florida) bereits in *HR 10* (1942), 34–46, ein Pentateuchglossar zu I–I–4 publiziert hat, das alle wichtigeren Wörter dieses Bibelteiles in philologisch angemessener Form enthält und auch Interpretationen bietet. Der gleiche Forscher teilt in *RPh 3* (1949/50), 157 mit, daß er eine Edition des Pentateuchtextes vorbereitet. In *RPh 3* (1950), 261 findet sich die Mitteilung, daß Prof. Hauptmann seine Arbeit abgeschlossen hat, jedoch wird nicht erwähnt, ob sie bereits veröffentlicht worden ist. Nach den beiden genannten Publikationen dieses Autors, dessen Arbeiten P. Llamas offenbar unbekannt waren, ist anzunehmen, daß seine Pentateuchausgabe, deren Erscheinen wir erhoffen, die Erwartungen des Hispanisten erfüllt.

Zürich *Eva Salomonski.*

Pedro Henríquez Ureña, *El Español en Santo Domingo*. Buenos Aires 1940 (Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires, Instituto de Filología, *Biblioteca de Dialectología Hispanoamericana V*). 303 pp.

Der hervorragende, 1946 verstorbene Hispanist hat in diesem schönen Buche die spanische Sprache seiner Heimatinsel in allen ihren Eigentümlichkeiten dargestellt, und es versteht sich von selbst, daß seine Darstellung eine erschöpfende und meisterhafte ist.

Die Zone des Karibischen Meers war die erste der Neuen Welt, in der sich die Spanier niederließen. 1494 gründete der Entdecker, Columbus, die Stadt Isabela, die später verlassen wurde, und 1496 der «adelantado» Bartolomé Colón, Nueva Isabela, das bald den Namen Santo Domingo annahm. Die 1511 eingesetzte «Real Audiencia de Santo Domingo» übte die Gerichtsbarkeit in sämtlichen Antillen und darüber hinaus aus, und zugleich war Santo Domingo der kulturelle Mittelpunkt des karibischen Gebietes. Hier wurde 1538 die erste amerikanische Universität gegründet.

Die spanische Sprache in Santo Domingo als die der ersten Siedelung in Amerika zeichnet sich bis zum heutigen Tage durch ihre Altertümlichkeit aus. Sie ist nicht überall gleichmäßig; die in den Städten gesprochene ist überall dieselbe, aber die ländlichen Gebiete zeigen Unterschiede. Im Norden, im Cibao, der «gran vega» der Entdecker, sind besonders archaische Züge erhalten geblieben und macht sich eine gewisse dialektale Variation bemerkbar; besonders bemerkenswert ist hier der Übergang jedes auslautenden *-r* und *-l* zu *i* (*comei* 'comer'; *papei* 'papel'). In den Grenzgebieten nach Haiti zu, die man auf der Insel «la línea» heißt, ist ein lexikalischer Einschlag des französischen Kreolischen des Nachbarstaates bemerkbar.

Santo Domingo zeichnet sich wie die ganze Zone des Karibischen Meeres durch den «sabor fuertemente castellano de su vocabulario y de su sintaxis» aus, und lautlich nähert sich die Aussprache mehr der andalusischen als der kastilischen (p. 40).

Mittelalterliche Wörter und Formen, die schon im 16. Jahrhundert als archaisch galten, wie das Pronomen *ge*, die Substantive *conocencia*, *confisión*, *cris*, die Verben *catar*, *creder*, *veder*, *crebar* und Adverbien wie *aina* und *atanto* sind hier lebendig geblieben.

Aber Santo Domingo war auch das erste Ausbreitungsgebiet für die Amerikanisierung des Spanischen, insofern als hier zuerst spanische Ausdrücke auf amerikanische Gegenstände, Pflanzen und Tiere usw. angewendet und indianische Wörter in die spanische Sprache aufgenommen wurden.

Diese aus dem *Taíno*, der Sprache der längst ausgestorbenen Einheimischen stammenden Wörter sind geblieben[1], dafür fehlen aber die unzähligen Indianismen, die in das Spanische von Mexiko, von Mittel- und Südamerika gedrungen sind, und auch die vielen sprachlichen Neuerungen, die von den großen Städten Madrid, Sevilla, Mexiko und Habana ausgehen, sind selten bis nach Santo Domingo gedrungen.

So zeichnet sich die Sprache der besseren Kreise auf der Insel durch ein «peculiar señorío, mezcla de gravedad y sencillez» aus (p. 46); es bestand keine Neigung zum Vulgarismus und auch keine sprachliche Affektiertheit, so daß Wörter wie *coger*, *hembra*, *caliente*, obwohl sie auch in Santo Domingo nebenher eine sexuelle Bedeutung haben, nicht tabuiert werden, wie auf vielen anderen spanisch-amerikanischen Gebieten. Auch das «*voseo*» hat die Insel nicht erreicht. Andere archaische Züge sind die Beibehaltung des Konjunktivs des Futurs (*hablare*, *hubiere*) und die des enklitischen Pronomens beim Verbum («*estaban conversando, y dícele...*»; «*llega y vístese de prisa*» (p. 49).

Im V. Kapitel seines Buches («Arcaísmos»), p. 57–94, gibt der Verfasser umfangreiche Listen der archaischen Wörter und Ausdrücke, die auf der Insel noch fortleben, und unterscheidet genau die soziale Schichtung (Wörter, die von den Gebildeten gebraucht werden, solche, die dem einfachen Volke eigentümlich sind, solche, die für die Landbevölkerung (die «*campesinos*») charakteristisch sind. In den folgenden Abschnitten werden die übrigen Aspekte der Sprache besprochen (VI: La tradición en refranes y frases hechas, cantos y cuentos, juegos y oraciones; VII: Indigenismos; VIII: Elementos exóticos; IX: El sistema fonético; X: Variaciones fonéticas; XI: Semejanzas con la fonética andaluza; XII: Indios y Negros; XIII: Morfología; XIV: Formación de palabras; XV: Onomástica; XVI: Toponimia; XVII: Semántica; XVIII: Sintaxis; XIX: Observaciones históricas).

---

[1] Eine Zusammenstellung und Sichtung der einheimischen Elemente, die in der Sprache der Dominikanischen Republik fortleben, findet man in dem Buche von Emiliano Tejera, *Palabras Indíjenas de la Isla de Santo Domingo. Con adiciones hechas por* Emilio Tejera. Prólogo de Pedro Henríquez Ureña. Santo Domingo, República Dominicana, 1935, X, p. 516. Eine Übersicht über die überhaupt überlieferten Wörter der Taíno-Sprache ist Juan Augusto Perea y Salvador Perea, *Glosario etimológico taíno-español*. Mayagüez, Puerto Rico, 1941. Reiches Material, besonders hinsichtlich Fauna und Flora, auch bei Alfredo Zayas, *Lexicografía Antillana*, Habana, 1914; 2. Aufl. 1932, 2 Bände.

Was die «Indigenismos» anbetrifft, so handelt es sich, wie schon erwähnt, um die Ausdrücke, die aus der Sprache der Eingeborenen in den ersten Zeiten der Eroberung eingedrungen sind. Das «*taíno*», das leider von keinem der spanischen Missionare aufgezeichnet wurde, wie es später für das Náhuatl und viele andere Indianersprachen geschah, ist schon gegen 1550 erloschen. Außer den ins Allgemein-Spanische eingedrungenen Taíno-Wörtern leben auf Santo Domingo und den übrigen Antillen noch Hunderte von Pflanzen- und Tiernamen, und das indianische Element ist besonders in der Toponomastik stark vertreten.

Das Negerelement hat nur sehr schwache Spuren hinterlassen. Seit den Anfängen des 16. Jahrhunderts sind Negersklaven auf der Insel vorhanden gewesen, aber es handelte sich immer nur um kleine Gruppen; im 17. und 18. Jahrhundert ist von Einwanderungen solcher nicht mehr die Rede. Dagegen erfolgt seit etwa 20 Jahren eine starke Einwanderung von Taglöhnern aus dem übervölkerten Nachbarstaat Haiti, doch diese sprechen keine Negersprachen mehr, sondern ihren französisch-kreolischen Jargon.

Da Santo Domingo nur während der ersten 50 Jahre der Eroberungszeit in enger Verbindung mit Spanien stand und seitdem außerhalb der großen Strömungen des Weltgeschehens liegt, sind auch keine nennenswerten Fremdelemente eingedrungen: die üblichen Gallizismen, die überall gebraucht werden, einige, die den Haitianern zu verdanken sind, und, wie überall in Mittelamerika, eine gewisse Anzahl von Anglizismen, meist technischer Art.

Phonetisch hat die Zone des Karibischen Meeres eine große Ähnlichkeit mit dem Andalusischen. «Esta zona es la única en América cuyas semejanzas con Andalucía constituyen sistema» (p. 164). Da nach neueren Forschungen die Andalusier zur Zeit der Eroberung und Kolonisation nicht vorherrschend waren, glaubt der Verfasser, wie er es schon an anderer Stelle ausgesprochen hat, an eine Fortentwicklung der Sprache, die vielleicht durch die Eroberung Amerikas beschleunigt wurde und alle Schichten der spanischen Gesellschaft in Mitleidenschaft zog (p. 167). Ganz befriedigt aber diese Erklärung nicht, ebenso wenig wie die früher von Henríquez Ureña vorgeschlagene, nach der die ähnlichen klimatischen Bedingungen in Andalusien einerseits und auf den Antillen andererseits ähnliche sprachliche Entwicklungen herbeigeführt hätten, eine Theorie, der er aber dann selbst den Rücken gekehrt hat. Mir scheint, wie ich das schon verschiedentlich geäußert habe, daß man die Statistiken, die man für die Frühzeit aufgestellt hat, auch auf die folgenden Jahrhunderte ausdehnen müßte, um festzustellen, ob vielleicht in der Folgezeit die Einwanderung aus dem Süden Spaniens eine besonders starke war. Jedenfalls hat *Paiva Boléo*

durch Nachforschungen im Kolonialarchiv von Lissabon gezeigt, daß die merkwürdigen Übereinstimmungen zwischen dem brasilianischen Portugiesischen und dem der Azoren auf der starken azoranischen Einwanderung im 18. und 19. Jahrhundert zu beruhen scheinen.

An eine eigentliche lautliche Beeinflussung des dominikanischen Spanisch durch die Negersprachen glaubt der Verf. nicht; nur die völlige Unterdrückung des auslautenden *-s* im Munde der Landbevölkerung scheint ihm auf die Neger zurückzugehen (p. 169), da schon im 16. und 17. Jahrhundert in Spanien die Sprache der Neger in den Dramen durch die Auslassung des *-s* charakterisiert wurde.

Auf Einzelheiten können wir nicht eingehen, so interessant sie sind. Uns war es nur darum zu tun, die wesentlichen Züge des dominikanischen Spanisch nach den Ausführungen des Verfassers einem weiteren Leserkreise zu unterbreiten.

Washington *Max L. Wagner.*

★

Víctor M. Suárez, *El Español que se habla en Yucatán.* Apuntamientos Filológicos. Mérida (Yucatán, México), Díaz Massa, Talleres de impresión, 1945. XXIII, p. 198.

Jeden Beitrag, der die Sprachverhältnisse in einem gegebenen Teil eines größeren Sprachganzen auf Grund genauer örtlicher Kenntnis schildert, muß man willkommen heißen. Wir sind über die allgemeinen Sprachverhältnisse Spanisch-Amerikas im großen und ganzen nicht schlecht unterrichtet, obwohl gewisse Gebiete bisher immer etwas stiefmütterlich behandelt worden sind. Vor allem aber überwiegen die dilettantischen, wenn auch noch so gut und patriotisch gemeinten Darstellungen die wirklich wissenschaftlich begründeten und zuverlässigen.

Auch der Verfasser vorliegenden Buches ist kein Fachmann im eigentlichen Sinne. «Al ofrecer a mis lectores este trabajo, fruto de los ratos libres que me han dejado el ejercicio del comercio y de la banca, quiero suplicarles me perdonen las faltas y deficiencias en que hubiese podido incurrir que no han de ser pocas» (Prefación, p. IX). Aber der bescheidene Verfasser hat sich, wie man aus seinen bibliographischen Listen und dem Inhalt seines Buches ersieht, fleißig umgesehen und kennt die wichtigsten Werke über das Spanische von Amerika und besonders von Mexiko und Mittelamerika, beherrscht die Maya-Sprache und hat sich das schöne Buch von Pedro Henríquez Ureña, *El español de Santo Domingo* (Buenos Aires 1940) zum Vorbild genommen und das *Cuestionario*

Lingüístico Hispanoamericano (Buenos Aires 1943, 2. Aufl. 1945) von Tomás Navarro Tomás vor Augen gehabt.

Yucatán nimmt innerhalb des mexikanisch-spanischen Sprachgebietes eine besondere Stellung ein. Der südöstliche Teil des Landes ist 1511 entdeckt worden, aber erst 1527 begann die eigentliche Eroberung. 1542 bzw. 1543 wurden die beiden Städte Mérida und Valladolid gegründet und damit die spanische Herrschaft befestigt. Doch blieben manche Stämme selbständig, und erst 1901 unterwarfen sich die letzten der nationalen Regierung. Während der Kolonialzeit respektierten die Spanier die einheimische Aristokratie der Mayas, die es bekanntlich zu einer verhältnismäßig hohen Stufe der Kultur gebracht hatten, die aber zur Zeit der Eroberung schon im Abstieg begriffen war. Die Spanier, die in der Minderheit waren, ließen sich anfänglich «por disposición oficial» nur in den vier Städten Mérida, Valladolid, Campeche und Bacalar nieder. Das Land hatte für sie wegen der wenig zum Ackerbau geeigneten Bodenbeschaffenheit keine große Bedeutung und warf nur wenig ab.

So kommt es, daß sich die einheimische Sprache, das Maya, oder wie man in Yucatán sagt, *la maya*, durch die Jahrhunderte zäh erhalten konnte. Von den Einwohnern über fünf Jahren des Staates Yucatán sprachen im Jahre 1940: 98447 nur Maya, 167538 Maya und Spanisch, 90887 nur Spanisch, 2650 Spanisch und andere fremde Sprachen.

Natürlich werden heute im lokalen Maya viele spanische Wörter gebraucht, die Sprache ist «amestizada con numerosos préstamos del español». Aber abgesehen von solchen Kulturentlehnungen wird das Maya in Yucatán am reinsten gesprochen, und die Maya-Wörter haben sich nicht, wie auf den anderen Maya-Dialekte sprechenden Gebieten, wie in Tabasco, im Isthmusgebiet, in Teilen Guatemalas und in Nordhonduras, dem Spanischen lautlich angepaßt. Während man dort *campache*, *chivoque*, *puque*, *samchaque*, *tuche* usw. spricht, bewahrt das yukatekische Maya die reinen Formen: *kampach*, *chiwoh*, *puk'*, *ts'amchak*, *tuch'*.

Die Maya-Sprache ist, ähnlich wie andere indianische Sprachen, eine agglutinierende und polysynthetische; obwohl die Wortwurzeln fast immer einsilbig sind, erlaubt die Inkorporierung «reunir en una sola voz pensamientos enteros» (p. 21). Dem Maya fehlen:

---

[1] Das beste Werk über die Maya-Sprache ist heute Alfred Marston Tozzer, *A Maya Grammar*. Cambridge, Mass., 1921 (*Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology*. Harvard University, vol. IX). XVI, p. 311 (über die Konsonanten, p. 19).

d, *f*, *g*, *y* und *r* (die *f*-Artikulation ist ja den meisten indianischen Sprachen fremd); dafür hat die Sprache eine Reihe von Konsonanten mit folgendem Kehlkopfverschluß (glottal stop): *ch'*, *k'*, *p'*, *t'*, *ts'*, und es gibt lange und kurze Vokale und solche mit «glottal stop»: *a'*, *e'*[1].

Es wird z. B. unterschieden: *kan* «culebra»; *kaan* «cielo»; *k'an* «amarillo»; *k'aan* «cordel, hamaca», oder *bak* «hueso»; *baak'* «cuatrocientos»; *bak'* «carne».

Diese «glottierenden» Laute, die die ersten spanischen Missionare, die sich mit der Sprache beschäftigten, «letras heridas» nannten, geben mit der emphatischen Intonation der Sprache ihr lautliches Gepräge, und sie werden von den Spanisch sprechenden Yukateken auch auf das Spanische übertragen. Das palatale *ñ* und *ll* des Spanischen ist dem Maya unbekannt (wie auch vielen anderen Indianersprachen) und wird in spanischen Wörtern mit *ny* wiedergegeben: *banio* «baño»; *lenia* «leña»; *rinión* «riñón», bzw. mit *y* für *ll*. In der vulgären Rede der indianischen Bevölkerung und der Mestizen wird *f-* meist durch *p-* ersetzt (wie in anderen indianisch beeinflußten amerikanisch-spanischen Spielarten): *pamilia*; *empermarse*; *pelís* «feliz»; *plojo* «flojo». Und da die indianischen Sprachen keinen Artikel und kein Genus haben, tritt der Artikel *el* auch bei Femininen ein: *el mano*, *el soga*, *un gorra*, *este casa*.

Interessant ist, daß die «entonación enfática que se le da a la palabra» *¡adiós!* zu *¡atiós!* (p. 34) werden läßt (man erinnert sich an das in italienischen Mundarten und in Sardinien vorkommende *¡gessù!*, über das ich in meiner *Hist. Lautlehre des Sardischen*, p. 193, 283 gesprochen habe, das man auch mit dem süddeutschen emphatischen *Jesses!* vergleichen kann), und dieselbe Tendenz bewirkt, daß die Euphemismen *¡puchis!*, *¡balazo!* mit «glotalización» gesprochen werden: *¡pu'chis!*, *¡ba'lazo!*, und ebenso im Ausruf: *¡ma're!*, *¡sa'mare!* (für «*madre!*»), p. 65.

Das Buch bespricht in weiteren Kapiteln eingehend die Eigenheiten des yukatekischen Spanischen, die aber, von den vorher erwähnten abgesehen, im großen und ganzen dieselben lautlichen, morphologischen und lexikalischen Vulgarismen darstellen, die wir von einem zum anderen Ende des amerikanisch-spanischen Sprachraums antreffen und die zumeist dem Sprachgebrauch der Eroberungszeit entsprechen.

Auf lautlichem Gebiete ist hervorzuheben, daß in Yucatán das auslautende *-s* in seiner ganzen Intensität erhalten bleibt (p. 38), während es am ganzen Golf von Mexiko und in Cuba aspiriert wird und in Campeche und Tabasco vollkommen schwindet. Und auch das intervokalische *-d-* bleibt überall in Yucatán erhalten und

schwindet nicht, wie Henríquez Ureña (*Bibl. de Dialectología Hispánica IV*, p. 351) schlecht unterrichtet angibt.

Das Buch enthält des weiteren Listen der im Spanischen von Yucatán allgemein gebrauchten Maya-Wörter, Kapitel über die Eigennamen und Ortsnamen, über die spezielle Bedeutung spanischer Wörter, die sich oft auch mit dem übrigen amerikanischen Gebrauch deckt, über die gebräuchlichsten Redensarten und syntaktischen Eigenheiten, von denen auch die meisten panamerikanisch sind und nicht wenige ebenso der spanischen Umgangssprache angehören. Am interessantesten sind dabei spanische Konstruktionen, die von Maya-Geist beeinflußt sind. Da *iknal* im Maya «con», «en compañía de», «en casa de» entspricht, bedeutet «*lo compré con don Antonio*» sowohl «lo compré en compañía de don Antonio», als «lo compré en casa de don Antonio», und man liest Geschäftsanzeigen wie «*Compre sus muebles con García y comprará más barato*» (p. 144).

Wir konnten hier nur einige der wichtigsten Erscheinungen des Yukatekischen besprechen; das Buch enthält aber auch sonst noch eine Fülle interessanter Einzelbemerkungen.

Der Verfasser hat es, seinen Vorbildern folgend, verstanden, den Stoff übersichtlich und klar darzustellen, und hat sich, was bei einem Laien besonders anerkennenswert ist, in die wissenschaftliche Terminologie gut eingelebt. Nur gelegentlich bedient er sich unbewußt gewisser Ausdrücke, die aus der früheren laienhaften Praxis stammen, so, wenn er einmal von der Präposition *a* in Gebilden wie «*¿ a se lo dices?*» und ähnlichen (wie sie nach einer p. 61, Anm. mitgeteilten Bemerkung von Navarro Tomás auch in Spanien vorkommen und von ihm aus syntaktischen Verschränkungen ansprechend erklärt werden) als von einer «letra» spricht: «La letra *a* en algunos modismos populares tiene valor adverbial...»

Washington *Max L. Wagner*

*

M. L. Wagner, *Espigueo Judeo-Español*, *RFE*, XXXIV (1950), 9–106.

In this article Professor Wagner has provided us with nearly a hundred pages packed with interest that must be a delight to every student of Judaeo-Spanish. He has set himself the task of elucidating, mainly in the form of a glossary, many words and forms which have until now baffled investigators, as well as that of explaining a number of words which have never before been quoted for Judaeo-Spanish. It need scarcely be said that these objects have been attained in masterly fashion. This important

article goes to prove still more conclusively his thesis, already set forth in earlier works of the author, that the Western dialects of Judaeo-Spanish (Bosnia, Bulgaria, Macedonia, Rumania and, in part, Salonica) show lexical features belonging to the dialects of North Spain and Portugal, whereas the Eastern varieties (Adrianople, Constantinople, Brusa, Smyrna, Rhodes, etc.) are more Castilian in their vocabulary. Bulgarian Judaeo-Spanish however shows a mixture of Castilian and Aragonese forms, confirming the tradition that the Bulgarian Jews came from the two Castilles and from Aragon.

Professor Wagner quotes from recent articles on the Judaeo-Spanish of America, Morocco and Turkey, which all reported the rapid decline of this linguistic anomaly. It is therefore all the more heartening to learn that some of the material now published by the Romance scholar was collected as early as 1907, that is, before the disruptive influence of a series of wars.

In the following comments on a selection of the words discussed by Professor Wagner, I frequently quote from material, principally in Hebrew characters, which I acquired in Salonica. For convenience I have transliterated these quotations into Latin characters, distinguishing between *i* and *e*, *o* and *u*. All words I have heard pronounced by Jews have been printed in an alphabet similar to that used by Professor Wagner.

I hope the following remarks will serve to amplify the valuable material presented to us by Professor Wagner.

mélsa (Kastoria) 'bazo' (p. 12) is also used in Salon., cf. Murcia, Arag., Cat., Nav. *melsa*, García Soriano, *Vocabulario del dialecto murciano*, Madrid, 1932.

afitar. In the usual J.Sp. sense of 'acontecer, suceder' this verb is, I believe, unknown in Salon., no doubt because *afitádo* 'constipated, costive', Span. *ahitado*, is there in regular use.

agaya (Bulg.) 'amigdalitis, angina'. Cf. Salon. *agáyas* 1. *'tonsils'*, 2. *el teatrino* (= actor, artiste) *tuvo agaiias*; *es bueno para almorranas, para agaiias* 'tonsillitis, quinsy'; 3. fig. *kien te apreto las agaiias ke hueras al huego?* 'oblige someone to do something.'

agwéntu (Bulg.) 'aguanoso, aguachento'. So also Salon., e.g. *una* [*nieve*] *bova floša aguenta*.

aletría (Chérézli, 41: אליטריאה 'vermicelle'). This transliteration should presumably be *alitréa*, cf. Salon. *alitréa*, Bosnian *id.*, Subak *ZRPh*, XXX, 141, Morocco *letrea*, Benoliel, *BRAE*, XV, 217. The agreement between Moroccan and Balkan J.Sp. in using the termination *-éa* suggests that the Jews knew this form in Spain, in spite of Murcia, Port. *aletría*. In Salon. *alitréa* denotes the thinnest

variety of 'pasta' = ? 'vermicelli', whereas *fiđéos* are a little thicker. It is not impossible that the apparent metathesis in *alitréa* is brought about by the analogy of fideos.

amargužentu (Bulg.) 'un poco amargo'. Cf. Salon. *la pita* ('bollo' < Bulg., cf. Wagner, *Espigueo*, s. *ałbiŋés*) *me saliio amarguženta* 'evil tasting'.

antjér (Bulg.) 'anteayer'. The fact that I have met Salon. *antilier* (*antiyér*) only in written material bears out Prof. Wagner's statement that J.Sp. now uses *el otru día* for this word.

aŋorjas (sub *aŋo*). Cf. Salon. *aŋórjo* masc., e.g. *un ǧuzgo* (= lawsuit) *ke turo aniioriios*; *se va kierer aniioriios para*... 'many years'; and also Salon. *se pasaron aniios i paniios* 'years and years'.

ařematar. Cf. Salon. *el diavlo ke se los porte, vestidos i kalsados i mal arrematados*, in which the meaning seems to approach that of Span. *rematar*.

ařeƀesar (Bulg.: Dúpnitza), *arriƀesar* (Rustchuk), *arrevesar* (Marruecos) 'vomitar'. Cf. Salon. *entraƀesár* 'swallow the wrong way' (i.e. get food in the windpipe, trachea), Bitolj *atravisar* 'vomit while swallowing' [this meaning, which seems physically impossible, is no doubt the same as that in Salon.], Luria, *RHisp.*, LXXIX, 533, § 166, which show a contamination with 'través'. Salon. *gomitár* 'vomit'.

atabafar 'ahogar, sofocar'; 'apagar'. Cf. Salon. *pudo reušir* ('succeed' < Ital.) *a atabafar las flamas*. Port. *atabafar* 'abafar, respirar com difficultade', v. Farhi, *VRom.*, III, 309.

atramús (C/pla) 'altramuz'. Add Salon. *el tramús*, cf. Val. *tramús*, *tramúç*, García Soriano, *op.cit.*, § 20. With the Bitolj form *tramusu* (Luria, *op.cit.*, § 170), cf. Murcia *tramuso*, García Soriano, *loc.cit.*

azogre 'azogue'. «No sé si se usa todavía.» In Salon. *la* [sic] *azógre* is used, and cf. *los pares de baiiladores paresian ke tenian azogre en los piezes*.

baƀažađa (Bulg.) 'tontería, fruslería, bagatela.' In Salon. the meaning is identical, e.g. *es una bavažada para eliios* 'bagatela'; *las bavažadas ke van kitando de la boka* 'tonterías'. Salon. *báƀa* is also used in the same fig. senses, as well as in the literal sense of 'saliva, spittle'.

ƀarína (*warína*) (Salónica) 'charco, balsa'. Prof. Wagner claims that the origin of this word is to be sought in a Slav derivative form *barina*. A Salon. Jew recently told me that *awarína* or *warína* means 'puddle, flaque d'eau', and added «*ƀjéne đe 'áŋwa'*». Wagner dismisses Subak's theory that **aquarina* is the basis of the word, but cf. Santander *aguarrina* 'lluvia menuda a modo de niebla' (G.Adriano García-Lomas, *El lenguaje popular de las montañas de Santander*, 1949).

ƀjúđo (Salónica, Karaferia) 'velludo, terciopelo'. According to one of my Salon. informants, a textiles' expert, Salon. *ƀiyúđo* = velvet and *katifé* (Turk. 'velvet') = corduroy velvet, velours à côtes.

brága. In Salon. the term *brágas* is no longer considered 'comme il faut' and is displaced by *pantalón*, though the word survives in many fig. senses, e.g. *kedar sin bragas* 'become penniless, very poor'; *meter sus bragas en todas las koladas* 'stick one's nose into everyone's business'; *konfiar sus bragas a alguno* 'to have full confidence in a person'. Cf. the derivatives *un kagabrágas* 'coward', e.g. *los ke mos espantamos de muestra solombra* (= sombra), *los kagabragas*; *dezbragáđo, -a* 'without drawers, trousers'. In Sarajevo, however, the word is still current, e.g. *brágas* 'man's long underpants'; *bragítas* 'short pants, drawers'; *bragítaz de danár* 'bathing drawers'.

dezƀentar (Filipópolis) 'ventosear'. Cf. Salon. *ezƀentár «ez mas fíno đe* (= que) *peđár»*.

dezfílo (Salónica). Cf. Salon. *le fízo đesfílo đel pádre*; *para vermos las kataduras ke iia mos faze desfilo* 'nostalgia, deseo'. Span. *desvelo* 'sollicitude', cf. Farhi, *VRom.* III, 311.

doƀér. In Salon. this Italian loan = 1. duty, obligation; 2. school homework, e.g. *para ezaminar los doveres de los niniios*.

drago (Bulg.) 'hombre fuerte y violento'. So also Salon., e.g. *este drago era todo tafrá* (Turk. tafra 'pride, haughtiness); Salon. *drága* 'ogress'; *dragón* 'dragon'.

dúla. Prof. Wagner quotes various J. Sp. expressions containing *dula* in the sense of 'wealth' and shows the word is identical with Maghrebi Arabic (*a*)*dula* 'rebaño' (?). Cf. Salon. *adula*, e. g. *estava en su adula a las palavras: keilá* (Heb. 'congregation, synagogue'), *uniion, ermandad*, where the meaning seems to be 'être dans son élément'.

embutir (Bulg.) «se usa tan sólo en el sentido de 'engordar gansos, patos, etc.'» In Salon. *embutír* = 1. *enĉír el kultúk* ('pillow' < Turk.); 2. *enkalkár* (cf. León., Salamanca, Zamora *encalcar* = recalcar, apretar, *Dicc. Man. Acad.*, 1950); 3. [*los kombidados*] *se embutieron de komer i bever* 'stuff oneself' (of human beings).

eskrušir 'crujir'. The form *eskručir* 'grincer' quoted by Subak, *Salón.*, 14 is, I believe, inaccurate. I have heard, or met in written sources, only Salon. *eskrušír* (*loz*) *djéntes* 'grind one's teeth'.

eskupir. «*eskupina*, forma que no hemos oído nunca». *eskupína* 'saliva' is in regular use in Salon., as well as the derivative *eskupináđa*, e.g. *no merese el una eskupinada en la* [*kara*]? Cf. Leon. *eskupína* 'saliva', Garrote, *El dialecto vulgar leonés hablado en Maragatería y Tierra de Astorga*, Madrid 1947, Cat. *escupina* (sub *escupinajo*), García Soriano, *op. cit.*, Arag. *escopina*, Badía Mar-

garit, *Contribución al vocabulario aragonés moderno*, Zaragoza, 1948; Arag. *escupinata*, Borao, *Dicc. de voces aragonesas*, Zaragoza, 1908, Cat. *escopinada*.

esbroĉar (Bulg.) 'dire tout son mal, révéler ce qu'on souffre'. Cf. Salon. *dezbroĉár*, e.g. 1. *una vez ke iia empeso a dezbroĉar, el vaziio todo* 'dire tout son mal'; 2. *si dezbroĉa una gerra no va kedar ni arado ni sembrado* 'break out'; 3. *le vino diarea i fizo lo suiio porke no topo ande dezbroĉar*. Wagner points out that the J.Sp. forms agree phonetically with the abbreviated Port. form *desbrochar* 'desabotoar, abrir'.

ezfwéla, ešxwéla, šwéla (Bulg.) 'grande tenaille de forgeron pour enlever les clous, etc.'. Cf. Salon. *ešxwéla, (i)šxwéla*, which my informants told me was *un gránde martíyo*. Their description however was of a tool about 70 cms. long, surmounted by an iron head, of which one side had a cutting edge and the other a claw for removing nails; somewhat different therefore from an *azuela*, but clearly no *martíyo*. Exs., Salon. *kon la ešḥuela enklavando kašas*; der. *ešxweleár: los iiapiǧís* (Turk. yapıcì 'mason') *estan ešḥueleando para avrir otra puerta de salida*. The Salon. and two of the Bulg. forms correspond to Arag. *šwéla*, Kuhn, *RLiR*, XI, p.47, whereas Bulg. *ezfwéla* probably represents Cast. *azuela*.

fižalda (Sofía), *frižalda* (Pazardjik) 'hojaldre'. Wagner states that the Balkan J.Sp. forms with *r* show the admixture of *freir*, as may also Moroccan J.Sp. *frojalde*. It is possible however that Salon. *frožálda* represents a metathesis of the O.Span., Span. and S.Amer. dialect form *hojaldra*, quoted by Wagner, brought about by the desire to eliminate the unusual termination *-aldra*.

fulí (Bosn.) 'hollín'. As Prof. Wagner points out this form is «emparentada con el port. *fuligem*». He also quotes Kastoria *fulina* 'telaraña' and refers to Steiger, *Sobre algunas voces que significan «hollín» en las lenguas románicas, Hom. a Men. Pidal*, II, 37, where are quoted O.Port. *esfulinhar* 'limpar, tirar a fuligem às chaminés', mod. Port. 'basculhar, varrer, limpar teias de aranha'. Cf. Salon. *fulín* = 1. hollín; 2. *iia kedimos fulín* 'penniless, bankrupt'; 3. *no se kiižo muĉo penado para derrokar porke todo estava fulin* 'in ruins, rubble'; Salon. *esfuliŋár* = 1. *kitár aráŋas* (= telarañas); 2. *bařér, alimpjár*; 3. *alimpjár el fulín*.

furo (Bulg.) 'vacío', p. ej.: *una mués fura* 'una nuez vacía'. In respect of this word, its meanings and its connections in the Iberian peninsula, Prof. Wagner says: «merecería una exposición más extensa que me reservo para otra ocasión.» I therefore add Salon. *úna mwes fóřa* 'vacía'.

ǧartíža (C/pla, Salónica, Karaferia) 'lagartija'. In Salon. are used both *ǧartiža* and *xartíža*, e.g. *los fizieron fuliir komo las ḥar-*

tižas. lagarto, quoted by Chérézli, of which Wagner says «no parece usarse mucho» exists in a fig. sense in Salon., e.g. *paresian unos lagartos, kien i kien aferravan un mušteri* (Turk. 'client, customer') *para eskorĉarlo* 'blood-sucker, extortioner', cf. O.Sp. *lagarto* 'taimado, pícaro', Germanía 'ladrón del campo' (*DAut*), as also in mod. Span.

garón (C/pla, Rustchuk) 'garganta', fig. 'voz'. This Hebrew word is used in Salon. as *garón*, with the same meanings, and has the derivative *garonúđo, -a* 'gluttonous'.

kalasjón (Bulg.: Dúpnitza) 'influenza, trancazo'. Cf. Salon. *tenér kaláđa, estár kaláđo, -a* 'have a cold', Bitolj *calade* 'resfriado', Luria, *op.cit.*, § 165. Salon. *karađo* 'resfriado' (quoted by Levy, sub *abašamentađo*, *VKR*, II, 365) is probably an error for *kaláđo*. These words are no doubt derivatives of Span. *calar*, with the transition in meaning from 'getting wet through, soaked' to 'catching a cold'.

lišu (Bulg.) 'brillante, reluciente'... Ital. «*liscio*?» Salon. uses *líšo, -a* in the sense of Span. *liso, -a* and fig., e.g. *todo se paso líšo, líšo* 'without a hitch, sans anicroche'. The *FEW*, sub *lĭxare* «glätten» quotes *lis-, lix-*, whence Span., Port. *liso*, Ital. *liscio*, Span. Gall. *lijar*, Port. *lixar*. I believe that Salon., Bulg. *líšo, -a* may well belong to W.Span. dialects or to Port., and that it is therefore not necessary to invoke Ital. *liscio*. But, cf. Bosnian *la lisa kara*, Wagner, *RFE, Anejo* XII, p. 94, l. 7; Ladino *lízo* 'lampiño', *alizadúra*, 'hairlessness', O.Sp. *alisadura* (Nebrija), ליזו lizo 'lisse', אליזאר alizar 'lisser, polir', Chérézli.

móye 'blando' (muelle). Although this word is in use in Bosnia, I have never met it in Salon. (but so quoted by Subak, *Salon.*, 7) and none of my informants knew it. In its place they used *blándo, -a* or *fófo, -a*. The form appears to correspond best with W.Asturian *molle*, Acevedo-Fernández, *Vocabulario del bable de Occidente*, Madrid, 1932.

nižgwelo (C/pla) 'pobrecito, pobre diablo', *mižwelu* (Bosn.). Prof. Wagner, who dismisses an etymon proposed by Subak, derives these words from O.Sp. *nezuelo*. The J.Sp. forms are however probably non-Castilian (v. Hanssen, *Gram. Hist. Cast.*, Halle a.S., 1913, § 133, who states that Lat. *sc* > *x* (*š*) in Port., W. Leon., Arag., and Cat.), but proceed from a dialectal *nešuelo*. Cf. Salon. *mešér a la kúna* < *miscere* 'cunear', as Zamora *mejer*, *Dicc. Man. Acad.*, 1950, Murcia *mejer*, García Soriano, *op.cit.*, § 54.3, Port. *mexer* 'mezclar', *mexer-se* 'menearse'. In Ladino however *mesér*, the Castilian form, is used. Salon. *rušiŋó* 'ruiseñor' corresponds to O.Cast. *ruxiñol*, which, together with *vaxel* (< *vasce um*), as Umphrey, *The Aragonese Dialect*, *RHisp.*, XXIV, § 20, points out, are exceptions to the Cast. development of Lat. *-sc-*.

pirníl (Bulg.) 'attache des pantalons'. A similar curious semantic change from Span. *pernil* 'parte del pantalón o del calzón que corresponde a cada pierna' has occurred in Salon. *pernil* 'string of drawers, pants', which is used in the expression *metér káđa brága kon su pernil* fig. 'put things to rights, restore order'.

puso (C/pla, Bulg.) 'muñeca'. Also Salon. *púlso* 'muñeca, pulso'. Cf. Salon. *un dotór de púlso* 'physician', *un xazíno đe púlso* 'medical patient' (i.e. not a surgical case). It appears that *muñeca* 'wrist' and *púlso* 'pulse' have been confused in Salon. because *buɣéka* there means a 'part of the throat' and from the position indicated I believe the 'carotid artery' was meant; Salon. *buɣéka* also means a 'kind of rissole made of sheep guts'. For *muñeca* 'doll', Salon. uses *kúkla* (Turk.) in the dual sense of 1. doll, 2. prostitute.

sako. Under this heading Prof. Wagner quotes *bolsa* 'escroto', which in Salon. is also used with the additional meaning of 'caul', i.e. the remnants over the face of a new-born child of the amnion membrane enclosing the foetus before birth.

saloso (Chérézli, 153: סאלוסו 'hoquet') 'sollozo'. Prof. Wagner does not say where this form survives. But in Sarajevo *salúso* is used, cf. Galician *salouco* [sic], Carré, *Dicc. galego-castelán*, A Cruña, 1928.

sangrúto (C/pla); *sanglúto* (Bosnia). Salon. also uses *sanglúto* which, as Prof. Wagner states, is influenced by French *sanglot*. In addition Salon. uses *koráže* 1. 'courage', 2. e.g. *le ƀíno koráže đel múĉo yorár* 'hiccoughs, hoquet', which is presumably a survival of Span. *coraje* 'irritación, ira'.

Leeds *Cynthia Crews*

*

Gil Vicente, *Auto da Alma*. Texto fac-similado da ed. de 1562 e texto fixado por Sebastião Pestana. Prefácio de E. Antonino Pestana. Anotações, vocabulários, subsídios para o estudo da métrica e dicionário de rimas de Sebastião Pestana. Instituto para a Alta Cultura, Lisboa, 1951.

Der ausführliche Titel der Ausgabe verrät bereits, was sie bietet. Über die literarische Bedeutung des Werkes und seines Autors haben wir an dieser Stelle nicht zu handeln; die schöne, sorgfältige und reichhaltige Edition bekundet ohne weiteres, welch repräsentative Stellung Gil Vicente, dem «Vater des portugiesischen Theaters», zukommt. Als besonders erfreulich möchten wir die doppelte Textwiedergabe bezeichnen, welche dem Leser erlaubt, die vom Herausgeber geleistete Interpretation und seine Kriterien unmittelbar kennenzulernen und ihm andererseits auch eine eigene

unabhängige Beurteilung schwieriger Stellen gestattet. An diesen ist das *Auto* sowohl in syntaktischer als auch in lexikologischer Beziehung so reich, daß es bereits vor Pestana dreimal gesondert ediert wurde, was dem jüngsten Bearbeiter die Möglichkeit gibt, sich mit den bisher vorgeschlagenen Lösungen auseinanderzusetzen. Anerkennenswert ist die Form, in welcher er diese Diskussion vornimmt, wie denn überhaupt seine große Bescheidenheit und persönliche Zurückhaltung, die in der wohl erschöpfenden Angabe aller nur irgendwie benutzten Quellen und der steten Beschränkung des eigenen Beitrags zum Ausdruck kommen, sehr sympathisch berühren.

Der kritische Betrachter muß sich zunächst die Frage vorlegen, für wen diese Ausgabe bestimmt ist. Zahlreiche Abschnitte des Kommentars, welche den Philologen stören, weil sie weder der literarischen noch der linguistischen Interpretation angehören, mögen im Mittelschulunterricht nützlich oder einem stark katholisch orientierten Publikum willkommen sein. Damit soll nur angedeutet werden, daß die Bemerkungen, welche den größten Teil des Bandes und auch die Hauptleistung des Herausgebers darstellen, ein sehr wechselvolles und für den Romanisten nicht immer restlos erfreuliches Bild bieten. Beschränken wir uns auf die rein sprachlich-inhaltlichen Erklärungen, so müssen wir feststellen, daß die einschlägige portugiesische Literatur wohl im wünschenswerten Maße herangezogen wurde, der Ausblick über die Grenzen jedoch, welcher gerade bei einem zweisprachigen Autor wie Gil Vicente so außerordentlich aufschlußreich gewesen wäre, in den meisten Fällen fehlt. Diese schwerwiegende methodische Lücke führt den Erklärer wiederholt dazu, nach Latinismen zu suchen, wo der Hispanismus, bzw. Castellanismus viel näher läge. Im übrigen ist die Interpretation oft etwas naiv und kann daher wohl stets als achtunggebietende Bemühung, nicht aber immer als wissenschaftliche Diskussionsbasis gewertet werden.

Zürich *Eva Salomonski*

*

Sever Pop, *Grammaire roumaine* (= *Bibliotheca Romanica*, edendam curat W. v. Wartburg, Series prima, *Manualia et commentationes*, IV), Éditions A. Francke S.A., Berne 1948, X + 458 pages. 20 francs suisses; relié 23 fr.s.

Tous ceux qui ont étudié tant soit peu la géographie linguistique connaissent l'importance capitale de l'Atlas linguistique roumain et la place de premier rang qu'il occupe parmi les atlas de ce genre du monde entier. Interrompus par la guerre, les travaux ont en-

suite été repris, toujours à Cluj, sous la direction de l'un des trois créateurs de l'œuvre, M. E. Petrovici. A l'heure actuelle, on n'a plus de nouvelles. L'ancien directeur, S. Puşcariu, s'est éteint en 1948. Son enquêteur M. S. Pop vit depuis quelques années loin de son pays.

Si M. Pop ne peut pas actuellement continuer la grande œuvre qui a fondé sa renommée et qui a tant fait honneur à la Roumanie, il n'en a pas moins su vaincre les innombrables difficultés de l'exil et se créer après la guerre, d'abord à Rome, puis à Louvain, une atmosphère de travail et des conditions favorables aux recherches. Ces recherches, il leur a fait suivre autant que possible la même voie qu'autrefois, témoin l'énorme ouvrage d'ensemble qu'il vient de consacrer à *la Dialectologie* (Louvain, 1950).

En marge des investigations de géographie linguistique et de dialectologie qu'il poursuit avec autant de ténacité que de succès, M. Pop s'est consacré à la composition d'une grammaire roumaine détaillée, issue de l'enseignement universitaire qu'il a donné à Rome. Elle a été écrite dans des conditions qui étaient certes difficiles, mais sans lesquelles le savant très spécialisé qu'était M. Pop n'aurait fort probablement pas ouvert cette parenthèse dans les recherches qui l'occupaient depuis vingt ans.

Cette incursion dans le domaine de la grammaire pratique a-t-elle marqué une réussite? Oui et non.

Cette grammaire à l'usage des étrangers est l'œuvre d'un connaisseur de premier ordre du roumain littéraire d'aujourd'hui, du roumain dialectal d'aujourd'hui, du roumain d'autrefois. Mais de ces trois sciences, les deux dernières n'avaient dans le cas présent qu'une valeur assez relative, puisqu'il s'agissait avant tout de donner une description de la langue littéraire actuelle. Quant à la première des trois disciplines nommées, en avoir pénétré scientifiquement tous les coins, tous les recoins, et s'en être servi pour éclairer par contraste quantité de phénomènes régionaux, ne suffit pas, en soi, pour être à même d'en composer un exposé pédagogique.

L'ouvrage a des mérites incontestables. Il est éminemment neuf. Le plan est nouveau, l'enchaînement des détails est nouveau. Tout a été refait, repensé, repris à la base. On sait avec quelle confiance parfois exagérée beaucoup d'auteurs de manuels font de larges emprunts à leurs prédécesseurs. Même à un savant aussi critique et aussi peu économe de temps et d'efforts que l'était Candrea, n'arrivait-il pas, çà et là, d'emprunter un peu trop à son aîné Tiktin? M. Pop, très personnel, très indépendant, nous fournit certains renseignements aussi neufs qu'utiles, par exemple (p. 345) l'excellent paragraphe sur les différents moyens syntaxiques aux-

quels la langue a recours pour éviter l'ambiguïté que peut entraîner l'identité formelle du génitif et du datif. Il nous signale son avis personnel concernant certains points discutés: ainsi (p. 256), il nous dit pourquoi le futur du type *voiu aflà* se laisse expliquer selon lui sans qu'il soit nécessaire d'admettre, comme on l'a fait, une influence des langues voisines méridionales (dans la comparaison qu'il établit avec l'anglais, il faut pourtant supprimer *I shall*, qui ne montre rien, et changer *I will* en *he will*).

Cet ouvrage est bien proportionné: un quart du volume est consacré à la phonétique, autant à la syntaxe, et entre ces deux parties la morphologie occupe la moitié de l'ensemble. La morphologie méritait bien la part du lion, comme l'auteur l'a voulu. Il faut surtout remercier M. Pop d'avoir réservé une belle place à la syntaxe, trop souvent négligée dans les manuels. En tant que syntacticien, il s'est basé surtout – c'était tout indiqué – sur l'ouvrage fondamental des regrettés Kr. Sandfeld et H. Olsen. Si M. Pop n'a pas ajouté de chapitre consacré à la formation des mots, c'est sans doute dans la pensée, défendable, que cette science est d'ordre plutôt lexicologique.

Le livre de M. Pop contient beaucoup de faits. Il s'adresse à un public averti, qui connaît déjà la linguistique, et surtout à un public qui a déjà fait au moins un peu de linguistique roumaine. C'est dire que l'auteur supprime bien des choses qui ne servent qu'aux ignorants; par exemple, les fastidieuses énumérations morphologiques du type «j'aurais été blessé, tu aurais été blessé, il ou elle aurait», etc., imprimées en colonnes, sont réduites à un minimum (ou presque). Si malgré cela ce manuel est gros de 450 pages, ce qui est considéré comme beaucoup pour une grammaire, c'est que l'auteur est entré souvent assez avant dans les détails.

Et n'est-ce pas aussi un mérite que de réserver une petite place aux dialectes, même dans une description consacrée surtout à la langue générale? Le lecteur linguiste en sait gré à l'auteur, dans la conviction qu'il a en lui, en cette matière, un guide d'une rare compétence, – tout en regrettant que M. Pop se soit si souvent contenté d'une formule vague comme «dans les patois», «dans certains dialectes», sans indiquer la région.

La présentation du volume, très soignée, est digne de la maison Francke et de la collection dont il fait partie.

Mais si importants que soient ces mérites, ils ne suffisent pas à masquer les imperfections. On en trouve à chaque pas. Il y en a de tous les degrés, depuis la légère inexactitude qui ne gêne pas la lecture, jusqu'à la lourde erreur qui déroute. Il y en a de toutes les espèces, depuis la formule maladroite qu'on rectifie sans peine jusqu'à la confusion de fond. Que penser, par exemple, d'un manuel

qui, en parlant des pronoms possessifs, confond le genre du possesseur avec celui de la chose possédée? En effet, voici ce qu'il fallait dire, p. 211: si le possesseur est du masc. sing., le pron. poss. est (1°) *al său* ou *al lui*, (2°) *a sa* ou *a lui*, (3°) *ai săi* ou *ai lui*, (4°) *ale sale* ou *ale lui*, suivant que la chose possédée est (1°) du masc. sing., (2°) du fém. sing., (3°) du masc. plur., (4°) du fém. plur.; et si le possesseur est du fém. sing., le pron. poss. est (1°) *al său* ou *al ei*, (2°) *a sa* ou *a ei*, (3°) *ai săi* ou *ai ei*, (4°) *ale sale* ou *ale ei*, dans les quatre mêmes cas. Et que penser, lorsque l'auteur (p. 398) appelle subjonctif exhortatif non précédé de *să* un impératif clair et net comme *pleacă*?

Voyons la partie phonétique, une centaine de pages. On dirait, souvent, la première ébauche d'un manuscrit. Confusion de la lettre, du signe, avec le phonème, la prononciation. Confusion de la valeur phonétique d'une graphie avec le passage d'un phonème à un autre. Cas oubliés. Explications obscures ou erronées. Emploi insuffisant d'une transcription phonétique satisfaisante.

Devant un exemplaire de travail où la lecture de chaque page a suscité en marge de nombreuses observations faites au crayon, le critique se demande par où commencer, et comment faire pour donner, dans l'espace d'un compte rendu, une idée de l'abondance des remarques. Nous adopterons, à cet effet, un principe machinal, qui consiste à limiter nos observations à quatre parties choisies au hasard. Ces quatre sondages seront faits aux pages 50 (phonétique), 150 et 250 (morphologie), 350 (syntaxe); ils comprendront aussi les passages qui précèdent et qui suivent immédiatement ces quatre pages et qui sont nécessaires pour en situer le contenu. A l'intérieur de ces limites, notre critique pourra être à peu près complète, tout en s'efforçant de ne pas «chercher la petite bête».

La *page 50* fait partie du chapitre, bien faible et un peu long, consacré à la syllabe (p. 46–55). L'auteur établit tout d'abord la division traditionnelle en syllabes ouvertes et fermées, mais il ne tarde pas à l'abandonner pour une division en «syllabes vocaliques» et «consonantiques». Le lecteur ne devine qu'à la longue (p. ex. p. 49, tout en bas) que ces deux derniers termes, peu usuels, et qui servent de rubriques à deux sous-chapitres, sont les synonymes des deux premiers. Mais que signifie (p. 50): «il [n'est] pas possible de soutenir qu'elles [= les syllabes vocaliques, c'est-à-dire ouvertes] sont *essentiellement* vocaliques, comme en français»? (C'est l'auteur qui souligne.) Dans la phrase «Les triphtongues ne peuvent être qu'accentuées; elles constituent donc des syllabes», le «donc» éveille l'idée fausse qu'une triphtongue non accentuée, dans les langues qui pourraient en posséder, ne constituerait pas nécessairement une syllabe. Que signifie la seconde moitié de cette phrase: «Les syl-

labes barytones [troisième terme pour: fermées] --- sont assez fréquentes en roumain, bien qu'il y ait tendance au renversement des diphtongues»? La phrase qui suit n'est pas plus claire. L'auteur cite entre parenthèses, ici et ailleurs dans ce chapitre, le nom de Ch. Bally, mais sans jamais nous donner le renvoi précis; la bibliographie, qui n'énumère qu'une douzaine de titres, ne signale aucun ouvrage de ce savant.

Continuons notre lecture du passage intitulé «Syllabes consonantiques» (p. 50): «Une consonne entre deux voyelles appartient à la deuxième syllabe, comme en français: *á-pă* 'eau', *o-chi-şór* 'petit œil', *A-ghi-ú-ţă* 'petit saint', nom du diable (il peut être aussi prononcé: *A-ghiu-ţă*), *á-xă* 'axe'. Les sons *ch*, *gh* et *x* sont considérés comme une seule consonne. Pour *x*, bien qu'il soit prononcé *cs [ks]*, l'occlusion de *c* est tellement faible, que son articulation coïncide avec l'articulation de l'*s*.» – Les deux premières phrases contiennent une de ces confusions choquantes et dangereuses entre son et lettre, en l'espèce, une confusion entre le phénomène phonétique de la division d'un mot en syllabes et le phénomène graphique de la coupe d'un mot que l'on commence vers la fin d'une ligne et termine au début de la ligne suivante. Certes, la coupe d'un mot a lieu, *dans la mesure du possible*, à la limite entre deux syllabes consécutives; mais les deux faits de langue que nous venons d'indiquer n'en demeurent pas moins distincts l'un de l'autre. A propos du *premier* phénomène, il fallait noter qu'entre deux phonèmes vocaliques une consonne simple, comme *p*, *k'*, *g'* (*k'* et *g'* = *k* et *g* mouillés, p. ex. dans *o-k'i-ʃor*, *a-g'i-ˈiu-tsə*, *a-ˈg'u-tsə*), ou une affriquée, comme *ts* dans le 3e exemple, appartient à la seconde des deux syllabes, alors que dans la plupart des autres groupes de deux consonnes la limite syllabique passe en général au milieu (*ák-sə*, plutôt que *á-ksə*). A propos du *second* phénomène, graphique, on pouvait noter qu'entre deux lettres-voyelles (*a*, *ă*, *â*, *e*, *i*, *î*, *o*, *u*) une lettre-consonne simple introduit la seconde ligne, que cette lettre-consonne serve à noter un phonème consonantique simple (ex. *p*), une affriquée (ex. *ţ*), ou un autre groupe consonantique (c'est le cas de *x*); on pouvait ensuite noter que, dans cette même position, les groupes de lettres *ch* et *gh* demeurent inséparables et introduisent, eux aussi, la seconde ligne. Il est franchement désagréable de voir un phonéticien classer *x* parmi les sons.

Quant à la troisième et dernière phrase du passage qu'on vient de citer, elle est non moins inquiétante. Que l'occlusion de *k* dans *ks* soit particulièrement faible, ce n'est assurément pas l'opinion générale, en ce qui concerne la langue littéraire. Si cet affaiblissement existe réellement, il doit exister aussi non seulement dans le

groupe *pt* dont l'auteur nous parle p. 51, mais aussi dans *kt*, *bd* et autres; et pourtant ces groupes sont coupés en deux, phonétiquement et graphiquement, dans *lap-te*, *ac-te*, *răb-dá* etc., etc. En ce cas, comment l'affaiblissement supposé par M. Pop peut-il servir à justifier la règle graphique qui prescrit qu'on divise *a-xă*? Cette règle très simple exige-t-elle d'ailleurs une justification? Et même si l'occlusion du premier élément de *ks* (et de *pt*, *kt*, *bd*, *gz*, etc.?) est très affaiblie, comment l'articulation de cet élément peut-il «coïncider avec l'articulation du deuxième élément»?

L'auteur note ensuite une exception: dans «les noms composés avec *in-*», ce «préfixe» reste inséparable: on a *in-admisibil*, *in-alterabil*, et non *i-nadmisibil*, *i-nalterabil*. Il nous semble probable que cette règle est purement graphique, et que phonétiquement on a plutôt *i-na* . . . En ce cas elle a une justification uniquement pratique. Au lieu de «noms», l'auteur a voulu dire «mots» (ou à la rigueur: «adjectifs»); simple lapsus. Puisque M. Pop, ici, nous parle d'un «préfixe», il fallait dire «dérivés» et non «composés»; mais cet emploi discutable des termes *composition* et *composé* se trouve chez bien des linguistes. D'ailleurs, les deux adjectifs qui ont servi d'exemples à M. Pop, n'offrent ni composition, ni dérivation: ils ont été empruntés, en bloc, aux adj. français *inadmissible* et *inaltérable*, comme l'indique p.ex. le *Dicţionarul enciclopedic* de Candrea; ce genre d'erreur n'est pas rare, mais plutôt chez des grammairiens qui n'ont pas la préparation scientifique de notre auteur. (Au contraire, les synonymes *neadmisibil* et *nealterabil*, cités par Candrea, ont bien été formés par le roumain lui-même et sont donc des dérivés.) Enfin, puisque M. Pop nous parlait de *in-*, il fallait signaler aussi *des-*, ex. *desechilibrat* (Puşcariu-Naum, *Indreptar*[5], p. 47), et *sub-*, ex. *subordonat*, qui se comportent de la même manière que *in-*. (Les observations que nous venons de faire ne veulent évidemment épuiser ni la question de la division en syllabes, ni celle de la coupe graphique; elles se rapportent uniquement à ce qu'on lit à la p. 50 du manuel qui nous occupe.)

Passons à la *page 150*. Nous voici dans le chapitre consacré à la morphologie de l'«Article défini» (p. 146–167). M. Pop appelle ainsi le *-(u)l* ou *-le* de *calul*, *codrul*, *buretele*, par opposition au *cel* de *calul cel bun*, au *al* de *calul bun al omului*, au *un* de *un cal*, qu'il nomme respectivement «article adjectival», «art. possessif» et «art. indéfini», et auxquels il consacre chacun des trois chapitres suivants. Personnellement, nous préférons le classement habituel en «art. défini» et «indéfini»; le premier de ces deux connaît alors trois espèces, dont la première peut commodément être nommée «article suffixal», ou «enclitique», ou «postposé», ou «article-suffixe». En effet, c'est bien là l'espèce que M. Pop a eue en vue dans

le premier de ces quatre chapitres, ses tout premiers mots le montrent: «placé *toujours* à la fin du mot» (p. 146). C'est l'auteur qui souligne ce *toujours*; ce mot marque en effet une définition (cf. p. 145). Arrivé au génitif de l'article en question (p. 149 s.), il n'aurait donc pas dû adopter la subdivision choquante que voici: «1° La forme enclitique», «2° La forme proclitique». Ce qu'il entend par ce dernier terme, à savoir le type *lui Petru*, devait trouver une place ailleurs. L'expérience nous montre que les classements linguistiques qui partent de la *forme* sont en général plus faciles à établir avec rigueur que ceux qui partent de la *fonction*; les tentatives visant à combiner ces deux principes, comme celle que l'auteur a entreprise ici, donnent souvent des résultats peu satisfaisants. – Le goût des classements qui partent de la forme ne doit pourtant pas nous amener au point de classer ensemble deux éléments que l'homonymie seule rapproche l'un de l'autre. Ainsi, la ressemblance formelle de certains vocatifs roumains avec l'article suffixal ne devra pas nous inciter à classer le vocatif avec cet article, comme le font M. Pop et d'autres. Le «vocatif» roumain, dont on ne cesse d'ailleurs de discuter l'origine, ou les origines, et qui n'existe comme forme spéciale que pour un nombre très restreint de mots, occupe dans la morphologie une place tout à fait à part; il n'appartient pas à l'étude des articles, ni même à celui des cas. Seule la hantise du latin ou du slave peut faire croire à l'existence en roumain (en dehors du pronom personnel) de plus de deux cas, à savoir le cas direct (*casus rectus*) ou nominatif-accusatif, et le cas oblique ou «génitif-datif».

Ainsi, *pe copil* n'est pas l'«accusatif» qui correspond au «nominatif» *copil(ul)*, comme le dit M. Pop (p. 149) après tant d'autres grammairiens. Tout ce qu'on peut constater, c'est qu'employé dans la fonction de l'objet-direct français, c'est-à-dire de l'objet-accusatif latin, le «casus rectus» roumain est parfois précédé de la prép. *pe*. Il s'agit là d'un fait de syntaxe, et non pas d'un fait de morphologie. Celui qui dit que l'accusatif de *copil(ul)* ou de *eu* est *pe copil*, *pe mine*, a d'ailleurs bien du mal à expliquer pourquoi *pe* manque dans *cu copilul*, *fără copil*, *pentru mine*; à moins qu'il ne veuille se résoudre à admettre que les prépositions régissent le nominatif.

M. Pop, à l'exemple de tant d'autres, attribue donc généreusement cinq cas au roumain. Dans le chapitre de l'article défini, chacun de ces cinq cas a sa rubrique à lui, par quatre fois (masc. sing., masc. plur., fém. sing., fém. plur.). A une exception près, pourtant: parmi les «formes masculines du singulier» (p. 147–152), l'accusatif n'a pas de rubrique à lui. Cet accusatif, type *pe copil*, *pe copilul acesta*, *iepurele* etc., est traité dans un passage (p. 148 s.) qui porte la rubrique «Nominatif» et la sous-rubrique «La forme *-le*»!

Autre défaut de classement: p. 146, une rubrique porte un chiffre «un» (I) auquel ne correspond aucun «deux» (II).

L'auteur n'avait pas besoin de mentionner dans ce chapitre, comme il le fait p. 147 (mais non pas p. 150 milieu, 151 en bas), les substantifs neutres ou ambigènes, que rien ne distingue des masculins au singulier, ni des féminins au pluriel.

Dire que la voyelle *-i* est «très peu usitée à la fin des mots» (p.150) n'est exact qu'à condition d'ajouter: au masculin singulier.

Les noms de personnes masculins en *-a*, comme *Cosma*, forment leur génitif de deux façons, types *lui Cosma* et *Cosmei*, nous apprend-on quelques lignes plus bas. C'est très juste; mais on ne peut pas expliquer cette dernière forme en notant que «ces noms prennent souvent l'article défini enclitique». (Cf. p. 157.) – On sait, bien que M. Pop semble avoir oublié de le signaler, que *-ii* et *-ei* atones se prononcent le plus souvent *-i*, ex. *inimii* [pron. *'inimi*], *babei ['babi]*. Si pour exprimer «de Florea» on préfère *Florii* à *Florei*, c'est donc afin d'éviter une homo*graphie* avec *Florei* «de Flora», plutôt qu'une «homonymie».

Puis l'auteur enseigne (p. 150 s.) que «de Carp», c'est-à-dire le génitif du nom de famille Carp, s'exprime de deux manières, *lui Carp* et *Carpului*, mais «à Carp» (datif) seulement de la seconde, *Carpului*. Plus loin, dans sa syntaxe (p. 344, 346), il enseignera que le gén. s'exprime par *lui C.* (l'autre type n'est pas mentionné), le dat. par *lui C.* et *Carpului*. La morphologie nous apprend que «la langue commune et les patois [alors, tout le monde?] emploient fréquemment» le gén. *Carpului*; la syntaxe, que le dat. *Carpului* se trouve «depuis peu chez les écrivains». En coordonnant mieux les diverses parties de son exposé, M. Pop aurait évité de traiter ainsi un phénomène par deux fois, de deux façons différentes et en partie contradictoires. – Bien que le chapitre dont nous parlons se dise morphologique, il contient certains matériaux d'ordre purement syntaxique. Il lui arrive donc d'anticiper sur le chapitre «La syntaxe de l'article» (p. 350 ss.). Certains faits syntaxiques sont même traités aux deux endroits, et parfois – nous venons d'en donner un exemple – sous deux formes un peu différentes.

Avançons encore de cent pages, et nous tombons sur le paragraphe destiné à expliquer la formation du présent de l'indicatif de la 4e conjugaison verbale (type -īre), *p. 249–251*. Les points suivants y nécessitent certaines observations:

(1°) L'auteur nous dit que le suffixe *-esc* de la 1re personne, qui revient à la 6e, «devient *-ăsc* après la consonne *r*»: *hotărăsc*, «je décide» et «ils décident», par opposition à *vorbesc*, «je parle» et «ils parlent»; l'inf. offre une irrégularité vocalique parallèle, puisqu'il a *-î*, *hotărî*, au lieu de *-i*, *vorbi*. Cette règle, formulée un peu

différemment, mais non moins absolue dans le fait, est répétée ensuite quatre fois, à propos des quatre autres personnes: le *-eşti -eşte -im -iţi* des 2e, 3e, 4e et 5e personnes, nous dit-on, se changent respectivement en *-ăşti -ăşte -îm -îţi* si le radical se termine par *r*, *hotărăşti*, etc. par opposition à *vorbeşti*, etc.; partout, l'auteur nous dit que le changement de *e* en *ă* et de *i* en *î* se produit après *r*. A un de ces endroits, M. Pop a même souligné le caractère absolu de sa règle par un «toujours». Par cinq fois, il y a forte exagération. La vérité, c'est que la substitution des voyelles moyennes *ă î* aux palatales *e i* dans le suffixe et les terminaisons n'a lieu que dans une *petite partie* des verbes à radical en *r*. Elle n'a *pas* lieu par exemple dans *aburí*, *ajutorí*, *batjocurí*, *călătorí*, *căsătorí*, *cucerí*, *dorí*, *ferí*, *înăsprí*, *înflorí*, *înnegrí*, *lămurí*, *mărí*, *murdărí*, *nemerí*, *opărí*, *oprí*, *sărbătorí*, *tipărí*, *urmărí*, *zărí*, dont le présent est donc *aburesc -eşti -eşte -im -iţi*, *ajutoresc*, etc. Le dictionnaire déjà cité de Candrea donne – si nous avons bien compté, et sans tenir compte des simples doublets – 274 verbes à radical en *r* appartenant à la 4e conjugaison (type -īre) et ayant le présent faible (c'est-à-dire à suffixe, -isc-); de ces 274 verbes, 42 seulement font la substitution vocalique, toujours selon le dictionnaire de Candrea, tandis qu'elle est inconnue aux 232 autres. Il est vrai que ceux-là attirent peut-être davantage l'attention, mais ce n'est pas une raison pour ignorer complètement ceux-ci. Une manière très simple de formuler la règle, c'est de dire que les verbes à infinitif en *-rî* changent à toutes les formes *e i* en *ă î*. Reste à savoir quel a été le principe de la répartition des verbes en *-rî* (ancien *-r̄i*, avec *r* renforcé) et en *-rí*. Mais ce problème, d'ailleurs assez obscur, n'entre pas dans le cadre de ce manuel.

(2°) En parlant des présents *forts* (c'est-à-dire sans le suffixe *-esc*), M. Pop oublie, exactement comme dans le cas précédent, les verbes qui n'offrent pas la substitution vocalique: il nous parle de *coborî* «descendre», *coboáră* «il descend», mais non pas de *sărí* «sauter», *sáre* «il saute». Candrea cite dans son dictionnaire 27 verbes à radical en *r*, appartenant à la 4e conjugaison (type -īre) et ayant le présent fort; 9 seulement ont l'infinitif en *-î*, 18 l'ont en *-í*. Il ne fallait donc pas constater, encore une fois, que «*e* devient *ă* si la finale du radical est *r*», sans ajouter au moins un «quelquefois». Et ici, la chose se complique. Car parmi les 18 verbes forts en *-rí* signalés par Candrea, il y en a plusieurs dont la 3e pers. du prés. de l'ind. est, ou peut être, en *-ă*, bien que leur inf. soit en *-í*; ce sont surtout les six néologismes en *-ferí*: *conferí*, *deferí*, *diferí*, *oferí*, *preferí*, *referí*, prés. *conferă* etc.; c'est aussi, dans une certaine mesure, la famille *coperí*, *acoperí*, *descoperí*, et *suferí*, dont le présent est *copere* et *sufere*, ou parfois *coperă* et *suferă* (nous con-

tinuons à ne parler que de l'indicatif). Ce *-ă* est dû en partie à une tendance phonétique «voyelle palatale > voyelle moyenne» (tendance qui n'a pas abouti, puisque p.ex. à l'inf. le *i* ne passe pas à *î*), en partie à l'analogie de la conjugaison en -āre. Ont seuls conservé uniquement *-e* un petit nombre de verbes, notamment les autochtones *murí*, *p(i)erí*, *răsărí*, *sărí*. – Une autre question est celle que pose la 6e personne (qui chez M. Pop est traitée en partie avec la 3e, en partie dans un alinéa spécial). Cette personne connaît, à l'intérieur de la flexion forte du type -īre, non moins de quatre terminaisons, qui sont *-u*, zéro, *-e* et *-ă*, représentées respectivement p.ex. par *svârlu*[1] «ils lancent», *fug* «ils fuient», *miroase* «ils sentent», *coboară* «ils descendent». Entre ces quatre terminaisons, la langue actuelle et ses dialectes hésitent souvent. Les deux premières, *-u* et zéro, sont primitives (fug(i)unt > *fugu* > *fug*; le *-u* s'amuït après la plupart des consonantismes); *-e* s'explique surtout du fait qu'on a emprunté à la conjugaison en -are l'homonymie qui dans cette dernière existait entre la 3e et la 6e personne (cf. *jură* jurat, *jură* jurant, *fuge* fugit); enfin *-ă* provient en partie d'un développement phonétique de ce *-e* après certaines consonnes (notamment *r*), en partie d'un emprunt direct fait à la conjugaison en -are (cf. *jură* jurant). – M. Pop n'était pas obligé de nous expliquer le développement historique. Mais le reste exigeait bien d'avoir sa place dans une grammaire de l'ampleur de la sienne, d'autant que la plupart de ces verbes sont d'un emploi assez fréquent.

(3°) Reproduisons textuellement, et sans rien omettre, les indications que l'auteur nous donne sur les terminaisons de la 1re et de la 2e personne des présents forts. Voici pour la 1re personne: «la semi-voyelle *u* est de nature orthographique: *stăruiu* 'j'insiste' (prononcé *stărui*), *şovăiu* et *şovăi* 'j'hésite' --- *îndoiu* 'je courbe'». Et voici pour la 2e: les verbes qui ne prennent pas le *-esc-* «ajoutent la désinence *i* (yod): *auzi* 'tu entends'. La consonne *n* disparaît à cause de cette désinence: *devii* 'tu deviens'». Tout cela est bien étrangement dit. D'abord, qu'est-ce qu'une semi-voyelle orthographique? Le *-u* muet que M. Pop appelle ainsi a l'air d'être ajouté toujours dans *stăruiu* et *îndoiu*, quelquefois dans *şovăiu*; et une page plus bas, à propos d'autre chose, l'auteur cite *dorm* «je dors» et *auz* «j'entends», sans le *-u*, puis *viu* «je viens», avec *-u*; où est le principe? Rien n'indique que le *-u* n'a pas la même valeur phonétique dans *viu* que dans *stăruiu*, *îndoiu* et *şovăiu*. Et ce qu'on nous enseigne sur «la désinence *i* (yod)» de la 2e personne ne tient aucun compte des différentes valeurs phonétiques (très

[1] Forme rare, citée par M. I. Iordan dans *Buletinul Institutului de fil. rom. A. Philippide* II (1935), 122.

insuffisamment expliquées p. 23, 27, 70 s.) de cette lettre *-i*, notamment de la distinction, capitale en roumain, entre les deux phonèmes yod (= *i* asyllabique, *i̯*), l'un sonore, l'autre sourd. Nous pourrions ajouter – mais cette dernière objection a bien moins d'importance – que la prétendue «disparition» du *n*, c'est-à-dire le passage de *n* à *i̯*, n'a lieu que dans *quelques* verbes, importants certes, à savoir *vení* et sa famille, mais ni dans *sprijiní*, ni dans les onomatopéiques en *-ăní* et *-uní*. – Voici, à peu près, ce que M. Pop avait à dire:

Phonétiquement, le *-u* final primitif de la *1re personne* ne figure plus qu'après certains groupes de consonnes, ex. *cumplí cúmplu*; ce cas est rare. Ailleurs, il s'est amuï, d'où la terminaison zéro, qui est celle de la plupart des verbes, ex. *dorm* (< *dórmu* dorm[i]o), *socót, cúrăţ, ies, înnă'duş, sprijin, mor, fug*. La dentale finale *t d n r* du radical de certains verbes passe respectivement à *ts* (= *ţ*) *z i̯ i̯*; mais l'analogie tend à effacer les résultats de ce passage, d'où des doublets comme *simţ/simt, aúz/aúd, viiu* [prononcé de nos jours *vii̯*]*/vin, saiu* [pron. *sai̯*]*/sar* (*săr*) (Pop, p. 265–270). A côté du *viiu/vin* cité, la 1re personne du verbe *vení* connaît une troisième forme, peu claire, *viu* [pron. *viu̯*]. Les verbes comme *devení*, récemment empruntés au français et rattachés à *vení* (dont extérieurement ils ont l'air d'être des dérivés), ont surtout *-vín*, aussi *-víu*. Les verbes dont l'inf. est terminé par le groupe graphique «lettre-voyelle + *-í*» remplacent à la 1re pers. le *-í* de l'inf. par un *-i̯*: *şovăí* fait *şóvăiu* [pron. *ʃovəi̯*]. – Graphiquement, on notera qu'après le phonème final *i̯*, écrit *i*, l'orthographe officielle et la plupart des sujets écrivants ajoutent un *-u* étymologique; ex. *viiu, saiu, şovăiu*, déjà cités.

Phonétiquement, le *-i* final primitif de la *2e personne* ne figure plus qu'après les mêmes groupes consonantiques que *-u*: *cúmpli*. Ailleurs, il est en général passé à ce phonème particulier au roumain qu'est le yod sourd; cette terminaison, devenue celle de la plupart des verbes, a connu, surtout après certains consonantismes, une réduction ultérieure qui peut aller jusqu'à zéro. Ainsi on a en général un yod sourd bien sensible à la finale des 2es personnes *dormi, aúzi, sprijini, mori*, un yod sourd affaibli à celle de *socóţi, cúrăţi* (ou *cúreţi*), *ieşi, înnă'duşi, simţi*, et zéro à celle de *fugi* [pron. *fudʒ*]. Mais lorsqu'une voyelle précède immédiatement, on a yod sonore; ex. *vii, sai, şovăi*, qui se prononcent exactement comme les 1res personnes correspondantes, c'est-à-dire *vii̯, sai̯, ʃovəi̯*. A la finale du radical, les dentales *t d s* et les vélaires *k g* passent respectivement à *ts* (= *ţ*) *z ʃ* (= *ş*) et à *tʃ dʒ* dans tous les verbes, et les dentales *n* et *r* passent à *i̯* dans certains; ex. les 2es personnes *socóţi, aúzi, ieşi, fugi, vii, sai*, déjà citées. La ten-

dance à rétablir la consonne primitive (toujours conservée p.ex. à la 3e pers.: *socoáte, aúde, iése, fúge, víne, sáre*) est beaucoup moins marquée que dans le cas de la 1re pers. et ne se trouve guère que pour *r*: parmi les 2es personnes citées, une seule possède le doublet avec dentale rétablie, *sai/sari* (*sări*). – Graphiquement, la 2e pers. se termine toujours par *-i*. Cette lettre sert donc, à cette personne, à reproduire non seulement la voyelle *i* (*cúmpli*), mais aussi le yod sonore (*vii*), le yod sourd (*dormi, sari*) et le yod sourd réduit (*socoți*); elle figure même après *c* et *g* (*fugi*), où la réduction est allée jusqu'à zéro. – Certains des verbes qui viennent de nous servir d'exemples possèdent *aussi* le présent à suffixe *-esc*.

Surtout, que l'on n'objecte pas à notre critique la nécessité d'être bref. Si les deux alinéas qu'on vient de lire sont jugés trop longs pour figurer dans une grammaire de 450 pages, on pourrait les concentrer. Mais le souci de la brièveté ne saurait jamais justifier le manque de clarté, la formule impropre, la confusion des cas, l'omission de certaines distinctions essentielles.

(4°) Citons textuellement une autre des règles que donne M. Pop dans le paragraphe qui nous occupe (p. 249–251): «Les verbes qui ont le radical vocalique introduisent, dans la langue parlée, la semi-voyelle *i* pour éviter l'*hiatus*: *îndoiesc*, au lieu de *îndoesc*.» Quelques lignes plus haut et quelques lignes plus bas, l'auteur cite deux fois la forme *îndoesc*, sans *-i-*. Cela ne devient compréhensible qu'à partir du moment où le lecteur a vu que la formule un peu ambiguë «dans la langue parlée» signifie ici «dans la prononciation»: l'auteur veut donc dire qu'on écrit *îndoesc*, mais qu'on prononce *îndoiesc*. La première de ces deux indications est inexacte: l'orthographe officielle (à laquelle tout le monde ne se conforme pas, il est vrai) est *îndoiesc*, avec le *-i-*. Cet unique exemple de M. Pop est bien mal choisi: dans la *plupart* des verbes, l'orthographe officielle ne note *pas* ce i̯ «anti-hiatus», mais *elle le note précisément* dans *îndoiesc* et dans quelques autres verbes[1]! Pour marquer l'opposition, très fréquente en effet, entre l'écriture officielle (sans *-i-*) et la prononciation courante (avec *-i̯-*), M. Pop aurait pu choisir par exemple *șovăi șovăește*, dont il parle quelques lignes plus bas à propos d'autre chose, ou l'un des nombreux verbes

[1] L'article 28 des «Règles orthographiques» publiées par l'Académie roumaine en 1932 et en vigueur depuis lors, cite trois exemples où il faut écrire *-iesc*: *croiesc, îndoiesc, trăiesc*. Mais la règle qu'on y trouve, et qui exige cette graphie pour les verbes «dont le radical se termine en *i*» (cf. les subst. *croiu, traiu*, le numéral *doi*), manque de précision: elle ne permet pas de savoir, dans le détail, quels verbes les législateurs de l'orthographe ont eus en vue.

analogues à celui-là. Et il fallait ajouter que cette même opposition se trouve non seulement devant le *-esc* de la 1re personne faible, mais aussi devant le *-eşti -eşte -esc* des 2e, 3e et 6e personnes faibles, ainsi que devant le *-e* des 3e et 6e personnes fortes (ex. *şóvăe, stă'rue*, en général prononcées avec *-i̯e*).

(5°) Le paragraphe consacré au présent de l'indicatif se conclut par trois lignes et demie sur l'accentuation. Elles constatent uniquement que *-ésc, -éşti, -éşte, -ím* et *-íţi* sont toniques, et que les formes terminées autrement accentuent le radical. Très juste; mais si ce radical tonique a plus d'une syllabe, laquelle porte l'accent? Question bien embarrassante pour un non-Roumain. L'infinitif ne fournit pas la moindre indication. Notre auteur non plus. En voici quelques-unes. Un élément *senti comme un préfixe ou comme un suffixe* – qu'il soit possible ou non de justifier linguistiquement ce sentiment – reste atone. C'est en vertu de ce principe qu'on a, par exemple, d'une part les présents oxytons *absórb, adórm, asvâ'rl, confér, despárt, devín* (*-víu*), *prăvál* (*-vă'l*), *răsár* (*-sáiu*), *repét, rezólv, tresár;* de l'autre les présents paroxytons *ţă'căn* et les nombreux en *-ăiu, -âiu, -uiu*, tels *miórlăiu, şóvăiu, bâ'jbâiu, atríbuiu, stă'ruiu, trébue* (3e pers.). On notera en outre les oxytons *aúd* (*aúz*), *cobór, dobór, jupóiu, mirós* (aussi *míros*), *obór, omór, repéd, slobód, socót*, et les paroxytons *acóper, adáug, clócot, cúrăţ, înnă'buş* (aussi *-năbúş*), *înnă'duş, sgâ'ndăr, spríjin, súfer.*

Cent pages plus bas, *page 350*, nous nous trouvons au début du chapitre réservé à la syntaxe de l'article défini, c'est-à-dire de l'article défini *enclitique.*

Ce chapitre est divisé en deux parties, dont l'une est intitulée «Emploi obligatoire de l'art. déf.», et l'autre «Absence de l'art. déf.» On voit immédiatement combien cette bipartition, qui ne fait aucune place à l'emploi facultatif, est peu satisfaisante; l'emploi facultatif forme (p. 355 s.) un des sous-groupes de la seconde partie. Et pourquoi considérer l'absence de tout article précisément comme une absence de l'article *défini*? A en juger d'après les exemples donnés sous cette rubrique, ce point de vue ne se laisse pas toujours motiver par une comparaison avec le français.

«Les ambigènes ont d'habitude la forme masculine au singulier et la forme féminine au pluriel», nous dit l'auteur (p. 350). Non: pas «d'habitude», mais «par définition»! Sont précisément appelés ambigènes les substantifs traités comme masculins au singulier et comme féminins au pluriel. Et ce traitement se manifeste non seulement par la forme de l'article enclitique, mais aussi par celle des autres articles qui peuvent accompagner ces noms, et par celle des adjectifs et pronoms qui s'y rapportent.

M. Pop énumère (p. 350 s.) huit cas où l'article défini est obli-

gatoire «pour des raisons psychologiques», et sert à «individualiser» un substantif. Mais sur ces huit cas, il n'y en a que six (1, 2, 4, 5, 7, 8) qui à vrai dire soient touchés par cette «individualisation»; ces six cas, très proches les uns des autres, concernent le phénomène, propre aussi au français, qui consiste à laisser un nom commun ou un adjectif substantivé, avec l'article défini, désigner un *être précis, connu*, c'est-à-dire prendre la fonction d'un nom propre de personne, type «le Seigneur» ou «le Tout-Puissant» pour «Dieu», «le malin» pour «Satan», ou «le fils» pour «mon (ton, etc.) fils» ou autre fils précis. Par inadvertance, l'auteur a cité parmi ces noms *ucigă-l-crucea* («le diable»; mot à mot «que la croix le tue»), où l'article final *-a* détermine non pas le groupe entier, qui est une proposition substantivée et qui ne saurait prendre d'article enclitique, mais uniquement le sujet de cette proposition, *cruce* «croix».

Les deux autres des huit cas de M. Pop sont assez différents. C'est d'abord le «cas 3», où l'auteur nous dit que l'article est obligatoire dans «tous les noms de fêtes, constellations, vents» – ce qui est juste, mais il faut ici faire une réserve pour les expressions où une préposition précède, ex. *în ziua de Bobotează, de Crăciun, de Paşti, la B-ză* – «et [continue-t-il], en général, les noms propres» – ce qui ne va pas, puisque les deux groupes les plus importants parmi les noms propres, à savoir les noms de personnes et de lieux, sont dans une large mesure exclus. La question de l'emploi – ou de l'omission – de l'article avec les noms de personnes et de lieux, emploi capricieux surtout en ce qui concerne ces derniers, eût d'ailleurs mérité un paragraphe spécial; ce qu'on nous apprend là-dessus p. 149–151, 153, 156–158, 161–164, 355, 359 s. est bien épars et ne suffit guère.

C'est enfin le «cas 6». L'auteur énonce la règle que voici: l'article défini est obligatoire avec «les noms de maladies ou d'états psychiques, quand ils sont sujets d'un verbe»; et il l'illustre par ces deux exemples: *m'a cuprins frigul, m'a apucat tusea.* Mais *frig* signifie avant tout «(le) froid», les acceptions «refroidissement» et (au plur.) «fièvre» étant secondaires; ce n'est donc guère un exemple typique d'un «nom de maladie». Quant aux «états psychiques» (lire: «physiques»?), on ne voit guère ce qu'ils viennent faire ici. Les mots «quand ils sont sujets d'un verbe» vont contre la réalité: on trouve facilement des exemples où *frig* ou *tuse* sont sujets sans prendre l'art. déf. (le dictionnaire de Tiktin donne celui-ci: «*o tuse violentă ameninţa --- existenţa lui*»), et des exemples où ils sont objets ou attributs tout en prenant cet article. Ce n'est guère qu'après préposition que l'art. déf. manque assez régulièrement, comme toujours: *a tremura de frig.* Ce que l'auteur a probablement

eu en vue, c'est le fait (propre au français aussi bien qu'au roumain) que les noms exprimant une *idée abstraite* prennent le plus souvent l'art. déf. quand on les emploie dans un sens *général, illimité*. – M. Pop continue sa règle 6 ainsi: «lorsque ces mots accompagnent le verbe *a fi* 'être', ils ne sont pas articulés», et il fournit cette fois trois exemples: *mi-e frig, mi-e sete, mi-e somn*. Ici encore, on se demande: la soif et le sommeil, sont-ce vraiment des maladies? ou des états psychiques? Et la règle est bien mal formulée: elle semble exclure la possibilité de dire par exemple *frigul e* ---, *setea era* ---. «Accompagnent» est trop vague; il s'agit uniquement d'un petit nombre d'expressions *impersonnelles*.

L'auteur emploie parfois d'une façon étrange les termes *épithète* (dont il fait d'ailleurs un nom masculin) et *attribut*. Ainsi, aux pages 350 (deux fois) et 351, l'un et l'autre signifient sous sa plume à peu près «synonyme». Et p. 352, il se sert du terme *attribut* pour désigner le second mot de *calul neînvăţat*, ou de *floarea frumoasă*; c'est précisément là ce que les grammairiens français appellent «épithète».

Un index des mots et surtout des choses aurait facilité l'emploi du volume.

– Soulignons bien que toutes ces observations sont d'importance très variable. Certaines inexactitudes sont de celles que le lecteur corrige de lui-même: elles ne l'empêchent pas de comprendre, ni de tirer profit de ce qu'il lit; d'autant que ce livre s'adresse, rappelons-le, aux lecteurs avertis et non aux débutants. Mais, ces inexactitudes-là mises à part, il n'en reste pas moins qu'on se trouve en présence d'un nombre décidément trop grand d'imperfections gênantes.

Travailler avec succès au grand Atlas linguistique roumain, se montrer excellent connaisseur de tout ce qui est langue roumaine, dans l'espace et aussi dans le temps, ne prédispose pas nécessairement à la composition d'un bon manuel de grammaire roumaine. D'abord parce que tous les linguistes, tous les dialectologues, même les plus savants, ne sont pas des grammairiens-pédagogues, loin de là. Et ensuite parce qu'une bonne grammaire est quelque chose de bien plus difficile à faire en matière de roumain que lorsqu'il s'agit par exemple du français, où les études de ce genre sont plus avancées, ou de l'italien, où les faits sont moins compliqués.

Mais nous aurions tort de retirer notre confiance à M. Pop. Sa plume est bonne. Si tout ce qui en sort n'est pas de la même qualité, c'est simplement parce qu'elle a, comme toutes les autres, ses limites.

Lund (Suède) *Alf Lombard.*

*